

TÉMOIGNAGES

UN CHEF D'ENTREPRISE

« À quoi croyons-nous ? La fraternité ou l'argent »



Didier Long a été moine bénédictin à l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire pendant dix ans. Puis, il est devenu consultant chez McKinsey et dirige actuellement un cabinet de conseil en stratégie Internet.

Quel est le rapport entre le capitalisme et le christianisme ?

L'ère de la chrétienté est profondément liée à la naissance du capitalisme. Cette civilisation a cru que la création au sens large du terme était quelque chose de bon, en se fondant sur les paroles de la Genèse : « *Et Dieu vit que cela était bon.* » Cette intuition, dont l'origine est à chercher dans les révélations juive et chrétienne, s'est développée à travers la chrétienté. On doit au christianisme l'abolition de l'esclavage et l'abandon de l'utilisation d'énergies humaines à Rome, au profit de l'utilisation des bœufs ou de l'énergie hydraulique dès le VII^e siècle. On passe de l'Empire romain à la civilisation du capitalisme dont la croissance se confond avec la chrétienté et le Moyen Âge dans un premier temps. Plus tard, la sécularisation des valeurs chrétiennes s'opère durant le siècle des Lumières, puis avec la Révolution industrielle dont un des principes est de mettre les richesses à portée de tous.

Le capitalisme tel que vous le définissez là est donc quelque chose de bon ?

Oui, et je lui oppose l'hypercapitalisme de Reagan et de Thatcher, né dans les années 1980. Cet hypercapitalisme est le résultat d'une accélération de la production de richesses liée à des marchés financiers et plus seulement à une activité économique. Toutes les valeurs s'en trouvent inversées. Comme je l'explique dans mon livre, je suis convaincu que la crise de l'hypercapitalisme est aussi une crise de la civilisation chrétienne.

Il y a donc un enracinement évangélique dans le capitalisme ?

Le capitalisme est profondément lié à la chrétienté par les valeurs qui le sous-tendent et notamment la

confiance ; « *cum fidere* » signifie croire ensemble, avoir foi dans la parole de l'autre. Pourquoi l'affaire Madoff a-t-elle suscité un si grand scandale ? Bien sûr parce qu'il a fait perdre beaucoup d'argent à ceux qui ont déposé des fonds chez lui, mais surtout parce que c'est le symbole du mensonge. C'est tout l'inverse de la confiance sur laquelle s'appuient les business plans, les présentations de comptes, la véracité des analyses...

Qu'en est-il de l'opposition entre les valeurs évangéliques de pauvreté et de simplicité de vie et celles de bénéfice et d'enrichissement liées au capitalisme ?

Tout dépend de la façon dont on lit la phrase biblique : « *Il faut choisir Dieu ou Mammon.* » Cela signifie que l'argent n'est pas une fin en soi, qu'il n'est qu'un moyen. En 1905, Max Weber, un économiste allemand, a défini le capitaliste chrétien selon l'éthique protestante, comme étant celui qui ne profite pas de sa fortune. Il crée une richesse mais il la redistribue.

On trouve déjà cela dans les monastères du Moyen Âge et lorsque Bernard de Clairvaux reproche à Cluny d'utiliser l'argent pour bâtir des monastères de plus en plus beaux, c'est qu'il a le souci de ne pas thésauriser.

Pourquoi le premier chapitre de votre livre est-il traversé par un champ lexical religieux ?

Parce que l'argent est devenu une religion, il est devenu un objet de culte. Dès qu'il y a perte du sens du politique, et d'une juste répartition des richesses ; dès que le monde de la finance tourne sur lui-même et devient un univers clos, il n'a plus de justification que lui-même.

Ceci mène à un mécanisme idolâtrique bien connu dans la Bible : c'est le Veau d'or, qui est l'inverse de toutes les valeurs du capitalisme. ■

Propos recueillis par Véronique Alzieu

À lire

Capitalisme et christianisme, 2000 ans d'une tumultueuse histoire,
Didier Long, Bourin éditeur, octobre 2009